

## **Introduction**

En Occident, après l'effondrement de l'empire romain, les structures ecclésiastiques ont dû se substituer aux structures politiques, sociales, légales et académiques. L'Église est devenue, par la force des choses, civilisatrice, et on peut dire que son histoire a été coextensive avec le développement de la culture, au moins jusqu'à la Renaissance. Par ce fait même, une chose apparaît évidente aux Occidentaux : l'Église doit nécessairement accompagner dans son histoire le développement d'une culture ; l'expérience de l'Église doit se traduire par le développement d'une civilisation chrétienne. Mais cette expérience n'est pas universelle, ni obligatoire, dans la vie de l'Église. L'existence ecclésiale peut se manifester dans d'autres cadres qu'en symbiose avec la culture ambiante.

Or, nous nous acheminons historiquement vers un temps qui présente beaucoup de points communs avec l'Empire romain des débuts de notre ère. Le christianisme y était un phénomène numériquement marginal, religieusement confessant, et sociologiquement urbain. L'utopie millénariste d'une civilisation chrétienne n'a plus guère aujourd'hui de support humain, social et culturel sur lequel se fixer. Il faut donc se résigner à faire une croix sur l'idée de restauration d'une cité chrétienne. Si les Églises orientales peuvent avoir un apport particulier dans notre recherche actuelle d'un nouveau mode d'existence ecclésiale dans un monde déchristianisé, c'est parce qu'elles ont vécu dans des conditions tout à fait autres que celles qui ont prévalu en Occident.

## **GENÈSE ET DIVISIONS DES ÉGLISES ORIENTALES**

La complexité du monde des Églises orientales peut apparaître au non-initié comme un casse-tête chinois. En fait, elles se subdivisent selon trois types de clivages, qui apparaissent d'ailleurs successivement dans le cours de l'histoire.

### **1°- Les clivages culturels**

Les Églises orientales se divisent en grandes familles dont chacun correspond à une aire culturelle. La famille dite « alexandrine » regroupe les Églises relevant de tradition égyptienne. Ce sont actuellement l'Église copte, dont la langue liturgique est une évolution de la langue parlée à l'époque pharaonique, et l'Église éthiopienne, qui a reçu son patrimoine ecclésial de la précédente, mais utilise une langue sémite d'origine sudarabique.

La famille « antiochienne » possède en commun l'usage du syriaque, un dialecte araméen assez proche de la langue que parlait Jésus.

La famille « byzantine » a adopté la synthèse complexe, élaborée assez tardivement dans la capitale de l'Empire romain d'Orient, entre des éléments antiochiens, palestiniens et proprement constantinopolitains. Si la langue source de cette famille liturgique est le grec, l'utilisation des idiomes vernaculaires a toujours été de mise en son sein. L'usage commun désigne ses différentes composantes sous le nom « d'Églises orthodoxes ».

Malgré son originalité et un processus d'autonomie qui a commencé très tôt dans l'histoire, on peut considérer l'Église arménienne comme cousine de la famille byzantine, tant les interactions entre elles ont été nombreuses et marquantes, et tant leurs similarités liturgiques demeurent considérables.

### **2°- Les clivages christologiques**

Chacune de ces familles a été affectée, d'une manière ou d'une autre, par les querelles christologiques qui ont déchiré l'Orient chrétien vers les V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles.

La famille alexandrine a globalement opté pour ce que l'on appelle le « monophysisme », serait-il simplement verbal. Dans les faits, l'Église éthiopienne a été entraînée dans ce choix par son Église mère copte, sans trop le savoir, même si elle l'a assumé par la suite.

La famille « antiochienne » s'est trouvée tragiquement déchirée. L'Église syro-orientale ou « assyrienne », sise en Mésopotamie dans l'Empire perse, pour des raisons où la conviction théologique n'était sans doute pas dominante dans un premier temps, refusera les conclusions du concile œcuménique d'Éphèse qui, en 431, avait canonisé la pensée christologique de Cyrille d'Alexandrie et condamné Nestorius. Ce n'est que beaucoup plus tard, au tournant des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, que ce dernier deviendra le docteur officiel de cette Église, parfois appelée pour cette raison « nestorienne ». Pour ne pas égarer complètement le lecteur, je passerai sous silence les tribulations de sa filiale en Inde du Sud. Une partie minoritaire du patriarcat d'Antioche restera fidèle, non sans quelque ambiguïté au départ, à la confession de foi définie à Chalcédoine en 451 et sera appelée « melkite » (que l'on pourrait rendre par « impériale »). Une partie majoritaire, après un siècle de situation confuse, optera pour un monophysisme « verbal », rejetant le concile par fidélité étroite à la terminologie de Cyrille d'Alexandrie plus que par rejet véritable de la doctrine définie à Chalcédoine. Elle établira une hiérarchie séparée et deviendra l'Église syro-occidentale, parfois appelée « Jacobite ». L'Église maronite enfin, branche de la même famille syro-occidentale, professera un temps une doctrine de compromis christologique que l'empereur Héraclius avait voulu imposer à tout l'empire à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Son émigration vers le Mont Liban et l'isolement qui s'ensuivit figera cette situation jusqu'aux croisades où, sous l'influence latine, elle se ralliera à la christologie chalcédonienne.

La famille byzantine, qui finira par intégrer, du moins au plan liturgique, les fractions demeurées « melkite » ou « chalcédonienne » des patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, restera fidèle en bloc à la définition de Chalcédoine.

Par contre, l'Église arménienne voisine se décidera finalement contre Chalcédoine, quoi que la rupture définitive soit assez tardive (début du VII<sup>e</sup> siècle), et finira par adopter une ligne « monophysite » assez rigoureuse.

On a fréquemment avancé que les facteurs nationalistes et linguistiques avaient été décisifs dans l'émergence des Églises dites « monophysites », qui auraient profité de l'occasion pour s'affranchir de la pesante tutelle byzantine. La chose doit être fortement nuancée. De tels facteurs sont effectivement apparus mais plus tard (fin VI<sup>e</sup> début VII<sup>e</sup> siècle), entérinant la déchirure de l'Église et lui donnant après coup une coloration culturelle. Il est vrai que les attermoissements, les maladroites et la brutalité de la politique impériale n'ont pas manqué de durcir les positions. Durant un bon siècle cependant, les débats ont avant tout porté sur les questions proprement christologiques, et impliquaient des acteurs qui, quelle que soit leur option en ce domaine, partageaient presque tous la culture hellène et l'usage de la langue grecque.

### **3°- Les clivages confessionnels**

Les conciles œcuméniques avaient donc émietté l'Orient chrétien en une dizaine d'Églises patriarcales, selon trois lignes de fractures donnant naissance à autant de grands « partis » christologiques (et même quatre en comptant le « monotélisme » un moment assumé par les maronites).

L'entreprise de reconquête catholique entreprise par le concile de Trente et appelée « uniatisme » va doubler ce nombre, chacune de ces Église – à l'exception de l'Église maronite qui avait rejoint en bloc la communion romaine à l'époque des croisades – voyant une fraction de ses fidèles se constituer en branche unie à Rome, avec, le cas échéant, les ajustements dogmatiques que cela exigeait, pour adhérer à la doctrine chalcédonienne défendue depuis toujours par l'Église latine.

C'est ainsi que la branche unie à Rome de l'Église assyrienne a été appelée « chaldéenne » – c'est d'ailleurs le seul cas où les fidèles ayant fait ce choix de l'union au Siège de Pierre constituent une (large) majorité par rapport à leur Église mère. Il en est de même pour sa branche de l'Inde du Sud appelée « malabare ». Les fidèles de tradition byzantine des patriarcats d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem ayant choisi la même option ont conservé l'ancien titre de « melkite ». Il y a une Église copte-catholique ; arménienne-catholique ; éthiopienne-catholique ; syrienne-catholique etc. Le tableau ci-dessous s'efforce de récapituler ces données :

	<b>Appellation</b>	<b>Famille rituelle et langue</b>	<b>Orientation christologique</b>	<b>Église unie correspondante</b>
<b>Église assyrienne apostolique d'Orient</b>	« Nestorienne » ou syro-orientale	Antiochienne ; syriaque (araméen) arabe	« Nestorienne » ou « diphyssite »	Église chaldéenne
<b>Église syrienne orthodoxe</b>	« Jacobite » ou syro-occidentale	Antiochienne ; syriaque (araméen) arabe	Monophysisme verbal	Église syrienne-catholique
<b>Église maronite</b>	Maronite	Antiochienne ; syriaque (araméen) et arabe	« Monothélite », puis chalcédonienne	<i>(entièrement unie à Rome depuis le Moyen-Âge)</i>
<b>Église copte orthodoxe</b>	Copte	Alexandrine ; copte et arabe	Monophysisme verbal	Église Copte-catholique
<b>Église éthiopienne orthodoxe</b>	Éthiopienne ou « abyssine »	Alexandrine ; geez et amharique	Monophysisme verbal	Église Éthiopienne catholique
<b>Église arménienne grégorienne</b>	Arménienne	Cappadoce et Constantinople ; arménien	Monophysite	Église arménienne-catholique
<b>Églises orthodoxes byzantines*</b>	<i>I. « Orthodoxes » ou (dans l'antiquité) « melkite »</i>	Constantinopolitaine ; grec, arabe, roumain, vieux slave (« slavon »)	<i>II. Chalcédonienne</i>	Églises gréco-catholiques** d'Europe de l'Est & melkite

\* Principales Églises orthodoxes : russe, roumaine, grecque, serbe, bulgare, antiochienne.

\*\* Églises gréco-catholiques d'Europe centrale et orientale : ukrainienne, roumaine, hongroise, slovaque, bulgare.

## **CARACTÉRISTIQUES COMMUNES AUX ÉGLISES ORIENTALES**

### **1 - Des Églises confessantes**

Mis à part le cas, unique en son genre, de la théocratie byzantine, l'expérience historique des Églises orientales est donc très différente de la physionomie qu'elle a pris en Occident. L'histoire n'y est pas vécue comme une marche en avant de la civilisation, dans une dynamique de développement culturel dont l'Église est le cœur et la cheville ouvrière, mais au contraire comme

une série de tragédies et de catastrophes, d'invasions, de massacres et de persécutions, sous des dominations de pouvoirs non chrétiens, comme aux trois premiers siècles. L'Église assyrienne, par exemple, a toujours vécu sous des régimes non chrétiens : Parthes, Sassanides, Arabes, Mongols, Turcs, etc., ce qui a développé une forme très particulière de confession du christianisme.

Prenons un exemple contemporain : celui des chrétiens syriaques de la région de Tur Abdin, en Turquie. Quand on sait que, dès sa naissance, on est destiné à une vie d'humiliations, à la merci des exactions des voisins Kurdes, qu'on aura toujours tort devant les tribunaux, que la police n'accordera jamais aucun crédit à ce qu'on leur racontera sur les violences subies, être - et demeurer - chrétien relève d'un héroïsme quotidien qui n'est pas banal. La nature confessante de ces Églises, malgré la faiblesse des hommes et des femmes qui la composent, se traduit par le fait d'avoir pu maintenir la fidélité au message chrétien à travers une histoire cruelle. Cette expérience a été semblable pour les chrétiens byzantins sous le joug ottoman. Elle est la source non seulement d'une psychologie particulière, mais également d'un rapport à l'histoire tout à fait spécifique.

## **2 - Des Églises monastiques**

À partir du Moyen Âge et de la réforme grégorienne, les monastères en Occident ont été en quelque sorte coupés du reste de la chrétienté, pour des raisons d'ailleurs justifiables, à savoir pour les soustraire à l'arbitraire de la féodalité, mais avec de lourdes conséquences. En Orient, l'expression ascétique de la vie de l'Église a toujours été considérée comme le cœur de la chrétienté. Les historiens ont remarqué que les régions qui, au Moyen-Orient, ont le plus résisté à l'islamisation ont été des régions à haute densité monastique, là où le peuple chrétien vivait en symbiose avec les monastères.

L'éthos chrétien oriental est d'ailleurs spontanément monastique. Que l'on me permette un témoignage personnel : au monastère Saint-Jean du Désert, nous avons reçu un jour un jeune couple de syriens orthodoxes émigré en Allemagne, et d'apparence très « occidentale ». C'était la période de l'Avent. Je leur avais servi café et douceurs, et à ma grande surprise, ils se sont enquis de savoir si ces douceurs respectaient bien les abstinences de règle pendant les carêmes. C'est là un indice que, sous le vernis occidental, les chrétiens orientaux, et les laïcs en premier, conservent une façon de se comporter spontanément centrée sur les pratiques monastiques et l'expression ascétique de la foi.

## **3 - Des Églises conservatrices**

C'est un reproche que l'on adresse souvent à ces Églises, et non sans raison. On peut prendre cette constatation en bonne ou en mauvaise part. D'un côté, Il y a un dépôt immuable de la foi, un trésor qui, venant de Dieu, nous a été transmis *via* les apôtres par les générations précédentes. Et il serait fatal de l'altérer. c'est un aspect de la tradition. Mais il y a aussi un autre aspect qui est dynamique et évolutif. Une institution quelle qu'elle soit ne peut pas se fixer sur un moment du passé, serait-il prestigieux ; l'histoire et les gens évoluent, et l'on est condamné à s'adapter : « *Ecclesia semper reformanda* ». Comme le disait Dom Lambert Beauduin, pionnier de l'œcuménisme, la tradition est un grand arbre. Il y a des branches qui paraissent très impressionnantes, mais qui sont déjà mortes ; par contre, il y a des jeunes pousses, que l'on remarque à peine, mais qui sont appelées à un grand développement. Telle est la tradition : certaines choses tombent d'elles-mêmes, d'autres croissent et se développent, selon les nécessités de la vie.

Du fait de leur aspect conservateur, la façon dont s'opèrent les réformes dans les Églises Orientales est différente de celle des grands conciles réformateurs d'Occident, tels Trente ou Vatican II. Pour ces derniers, on suit généralement une procédure rationnelle : diagnostic sur une situation de crise, convocation d'un concile réunissant pasteurs et théologiens, débats, prises de décisions, mise en place d'une organisation visant à appliquer la réforme. Étant donné les tendances profondément anarchistes (venant sans doute du fond sémite) des Orientaux, ceux-ci ne

fonctionnent pas de cette manière institutionnelle. Historiquement, le premier fruit d'un concile, en Orient, c'est un schisme ! La réforme, dans les Églises Orientales, est donc plutôt d'ordre charismatique.

Un exemple est plus parlant que tout discours : il y a une cinquantaine d'années, l'Église copte d'Égypte était présentée comme l'exemple-type d'une Église sclérosée, témoin d'un passé brillant mais révolu, dinosaure ecclésial, inadaptée à la nouvelle écologie religieuse du monde et vouée à une disparition prochaine. Aujourd'hui, quel contraste ! L'Église copte est d'une ferveur étonnante, les paroisses sont pleines, les gens restent debout pendant trois heures et récitent ou chantent une bonne partie des offices par cœur ; ils suivent rigoureusement les jeûnes monastiques. Les monastères sont pleins à craquer de jeunes moines, en général diplômés de l'université, qui ont moins de quarante ans de moyenne d'âge. Le mouvement de réforme n'est pas venu de l'institution, mais des Pères spirituels. Un groupe de jeunes a commencé par fonder des écoles du dimanche (devenues plus tard écoles du vendredi, sous Nasser), d'inspiration anglicane. Ils ont peu à peu découvert leur propre tradition, en particulier celle des Pères du désert. Certains sont devenus moines, se sont retirés au désert, parfois comme ermites, pendant des décennies. Plusieurs sont devenus pères spirituels de grands monastères, ont eu des disciples, qui sont devenus évêques, et qui ont, petit à petit, insufflé un esprit de renouveau à toute l'Église. Non que tout soit parfait : les problèmes et défis restent nombreux et ce renouveau de l'Église copte est allé de pair avec une mentalité de forteresse assiégée. Mais on souhaite à beaucoup d'Églises d'avoir cette ferveur.

Paradoxalement, et les exemples abondent en Orient, il faut commencer par se retirer de toute chose pour avoir un rayonnement et réformer l'Église. Renouveau, réforme, adaptation non institutionnelle donc, ni juridique, mais plutôt charismatique.

#### **4 -Des Églises liturgiques**

La liturgie est le lieu ecclésial et théologique par excellence, où confluent tous les éléments de la vie ecclésiale : confession de foi, célébration, Parole de Dieu, vie ascétique et spirituelle. La liturgie est, pour les chrétiens orientaux, la gloire interne qui illumine des existences extérieures humiliées. Voilà encore une leçon paradoxale : le peuple chrétien a d'autant plus besoin d'une liturgie glorieuse qu'il est lui-même abaissé. La beauté liturgique n'est pas un luxe de riches, c'est un lieu où les fidèles retrouvent leur dignité d'être humain fait à l'image de Dieu.

On le voit aujourd'hui dans bien des cas, les jeunes ont une expression spontanément rituelle. Il est capital que les Églises Orientales de faire un réel effort pédagogique pour les faire accéder à une compréhension des richesses de la liturgie. Celle-ci est tissée de symboles ; elle constitue une merveilleuse catéchèse théologique. Pour cela, il faut rendre la liturgie aussi accessible que possible, dans une langue vivante, que tous comprennent. La liturgie est si belle et si riche de sens que c'est un véritable péché que de garder cette beauté cachée sous le boisseau d'une langue inintelligible. Là encore, ce n'est pas un luxe : le lieu de la liturgie est appelé à prendre une grande importance pour les communautés chrétiennes à venir, en particulier pour la jeunesse. Les communautés qui rayonnent le plus aujourd'hui sont celles qui ont un grand souci de la beauté liturgique.

#### **5 - Des Églises populaires**

Les Églises Orientales ne connaissent guère de coupure entre le clergé et le peuple, en particulier parce que le clergé séculier est généralement composé d'hommes mariés, qui partagent la vie quotidienne du peuple, et en qui le peuple se reconnaît. Le peuple chrétien y vit en symbiose avec le clergé, et participe à une certaine cogestion de l'Église de façon tout à fait naturelle, en particulier en ce qui concerne la diaconie des pauvres et la gestion matérielle des paroisses. La conscience du sacerdoce royal des baptisés, concélébrants à la liturgie, s'y est souvent instinctivement maintenue.

Il en va de même avec les monastères, qui voient souvent un grand concours de peuple pour la fêtes patronale et les offices solennels, mais aussi qui sont des lieux d'excursion très courus les dimanches. Le peuple s'y sent naturellement chez lui (parfois un peu trop).

## **6 - Faire œuvre de culture sans le vouloir**

Paradoxalement, le témoignage de l'Église ne s'est montré fécond dans l'histoire, y compris culturellement, que dans la mesure où il est centré sur le Royaume de Dieu. Les moines d'Occident ont effectivement forgé une civilisation, mais c'est précisément dans la mesure où ils voulaient vivre pour le Royaume de Dieu et lui seul qu'ils ont indirectement fait œuvre de culture.

La même chose peut être dite *a fortiori* des Églises orientales, avec leur sensibilité eschatologique très marquée et qui n'ont pas – sauf à Byzance, et encore – connu l'expérience de l'édification d'une culture coextensive à leur parcours historique.

## **7 - Paternité spirituelle**

On peut, dans l'Église, élaborer toutes les programmes pastoraux les mieux pensés, les mieux organisés, les mieux planifiée ; il n'y aura jamais en définitive qu'une chose qui favorisera le témoignage de l'Évangile et du Royaume de Dieu : c'est l'authenticité de ce que vit chacun d'entre nous. C'est à la mesure de cette authenticité qu'on peut faire rayonner le message évangélique, tout en offrant une possibilité de paternité spirituelle pour chacun.

Il faut d'abord se défaire de la mythologie du starets omniscient, extra-lucide qu lit dans les cœurs comme à livre ouvert et se trouve en contact direct et permanent avec la divinité. Mais l'idée de la paternité spirituelle est de fournir à chacun une possibilité d'être guidé, accompagné dans son cheminement vers le royaume suivant son propre rythme, ses dons et ses limites, de manière très personnelle. Elle me semble être une nécessité de plus en plus pressante qui est un signe des temps.

## **Conclusion**

À vue humaine, on peut se demander si certaines communautés orientales pourront survivre encore longtemps. Je pense aux chrétiens chaldéens et assyriens, communautés réellement menacées de disparition. Quand bien même cela arriverait (ce qu'à Dieu ne plaise !), il reste que les institutions, les formes ecclésiales peuvent mourir, mais l'esprit est invincible, même si son cheminement est souvent mystérieux. L'Église assyro-chaldéenne nous a légué des monuments spirituels extraordinaires, comme les Discours ascétiques d'Isaac le Syrien. Ils ont déjà fécondé le monde chrétien de manière tout-à-fait étonnante et peuvent à nouveau le faire. Le monachisme d'inspiration syrienne a ainsi, au moins à deux périodes de l'histoire, irrigué indirectement des chrétientés tout à fait différentes : le monachisme irlandais, au VI<sup>e</sup> siècle, qui est étonnamment similaire dans ses formes et dans son esprit au monachisme syrien, et qui a entrepris la re-évangélisation de l'Europe occidentale, puis toute une partie du monachisme russe, la Russie étant l'un des derniers pays où vivaient des stylites.

Je comparerais l'esprit des Églises orientales à ces réseaux de rivières souterraines qui disparaissent d'un endroit de la terre, et qui, par quelque cheminement mystérieux et inconnu de nous, finissent par ressurgir ailleurs et baigner une autre région. Je crois que cet esprit peut et doit irriguer le monde chrétien en général. Encore faut-il qu'il y ait des témoins, des vecteurs de cet esprit. Dans ce sens, la présence en diaspora des Églises Orientales est très précieuse : c'est l'un des vecteurs qui transmet cette eau vive souterraine, afin qu'elle puisse féconder d'autres lieux de la chrétienté. Car, en vérité, « *le christianisme ne fait que commencer* » (Père Alexandre Men).